

PURIFIER ET DÉTRUIRE

Du même auteur

Pour sortir de la violence

Éditions de l'Atelier, 1983

La Dissuasion civile

Principe de la résistance non-violente dans la stratégie française

Institut de stratégie comparée, 1985

Sans armes face à Hitler

La résistance civile en Europe, 1939-1943

(Préface de Jean-Pierre Azéma)

Payot, 1989 et « Petite bibliothèque Payot », no 340

La non-violence

(avec Christian Mellon)

PUF, « Que sais-je ? » no 2912, 1994

Comprendre la non-violence

(avec Jean-Marie Muller)

Non-violence actualité, 1995

La Liberté au bout des ondes

Du coup de Prague à la chute du mur de Berlin

(Préface d'André Fontaine)

Belfond, 1997

La non-violence expliquée à mes filles

Seuil, 2000

J'arrive où je suis étranger

Seuil, 2007

JACQUES SÉMELIN

PURIFIER ET DÉTRUIRE

Usages politiques des massacres et génocides

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-047847-2

© Éditions du Seuil, octobre 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À Pierre Hassner,
dont le compagnonnage bienveillant et critique a toujours été une source importante de stimulation intellectuelle et qui, fort judicieusement, m'a incité à explorer les fondements du pouvoir de détruire.

«Je suis l'être le plus pacifique qui soit. Mes désirs sont: une modeste cabane avec un toit de chaume, mais dotée d'un bon lit, d'une bonne table, du lait et du beurre bien frais avec des fleurs aux fenêtres; devant la porte quelques beaux arbres. Et si le bon Dieu veut me rendre tout à fait heureux, qu'il m'accorde de voir à peu près six ou sept de mes ennemis pendus à ces arbres. D'un cœur attendri, je leur pardonnerai avant leur mort toutes les offenses qu'ils m'ont faites durant leur vie – certes on doit pardonner à ses ennemis, mais pas avant qu'ils soient pendus.»

Heinrich HEINE, *Pensées et Propos*.

À Varsovie près d'un manège,
Par un beau soir de printemps,
Aux sons d'une allègre musique;
Les salves venant du ghetto,
Se perdaient dans la mélodie,
Et les couples s'envolaient,
Lancés haut dans le ciel serein.
Le vent des maisons incendiées
Apportait de sombres lambeaux,
Ils attrapaient en l'air des cendres,
Ceux qui allaient au manège.
Et les robes des filles volaient,
Et les gens riaient heureux,
Ce beau dimanche de Varsovie.

Czeslaw MILOSZ, *Campo dei fiori*.

REMERCIEMENTS

Ce livre est le fruit d'une lente maturation qui a sans doute commencé un jour de juillet 1985, avec l'émotion ressentie durant ma visite d'Auschwitz-Birkenau, et qui, par la suite, s'est nourrie d'autres voyages en Pologne, en Allemagne, au Rwanda et dans divers pays des Balkans. Il me semble impossible de remercier toutes les personnes qui, au long de ces années, ont compté dans l'évolution intellectuelle de cet ouvrage. Au moins ne voudrais-je pas oublier ma rencontre avec l'historien français Léon Poliakov, qui, à propos du génocide des juifs, m'a confié cette « formule » que je n'ai jamais oubliée : « L'événement ayant une multiplicité de causes, il est impossible de connaître la cause de l'événement. » Cette pensée a toujours inspiré ma posture de chercheur à l'égard de l'objet étudié. Elle a illuminé mon itinéraire dans les sciences sociales, étant comme une sorte d'invitation constante à la complexité et à l'humilité de la démarche scientifique.

Je pense aussi à cette table ronde sur les génocides et persécutions de masse que j'avais organisée à Paris en mars 1986 avec Léon Poliakov lui-même, Yves Ternon (pour la Turquie de Talaat), Wladimir Berelowitch (pour l'URSS stalinienne), Jean-Luc Domenach (pour la Chine maoïste) et François Ponchaud (pour le Cambodge de Pol Pot). À ma connaissance, cette rencontre constitue la première tentative de discussion comparative en France sur les grands meurtres de masse du xx^e siècle. Or, je me souviens d'avoir été passionné par les échanges, et c'est aussi dans cette réunion que résident probablement les prémices de ce livre.

Mais c'est certainement Pierre Hassner qui, à la fin des années 1990, après la soutenance de mon habilitation à diriger des recherches en science politique (dont il avait été le directeur), a réveillé en moi le désir et la volonté d'entreprendre un nouveau programme de recherche

sur ce thème difficile, dans le cadre du CNRS. Et c'est pourquoi ce livre lui est dédié.

Dans la phase finale de rédaction de cet ouvrage, j'ai grandement bénéficié des remarques et commentaires d'éminents spécialistes des cas étudiés, qui m'ont fait l'honneur de bien vouloir lire le manuscrit et en pointer les lacunes : Philippe Burrin (pour l'Allemagne nazie), Jean-Pierre Chrétien, Marcel Kabanda et Claudine Vidal (pour le Rwanda), Joseph Krulic et Joël Hubrecht (pour l'ex-Yougoslavie). La prise en compte de leurs remarques et suggestions a fortement enrichi les analyses proposées dans ce livre. D'autres collègues, amis ou proches ont aussi lu tout ou partie du texte : Annette Becker, Christiane Guiffrais, Sandrine Lefranc, Christian Mellon, Géraldine Muhlman, Nicole Parisel, Valérie Rosoux, Rafiki Ubaldo. La pertinence de leurs remarques m'a conduit bien souvent à faire des modifications parfois substantielles pour améliorer la précision et la clarté du propos. Mais, bien entendu, je reste le seul à assumer la responsabilité de ce qui est écrit dans ces pages.

Au cours des années de préparation de cet ouvrage, des collègues ont joué un rôle important pour à la fois encourager et stimuler ma recherche. Je pense tout d'abord à Michel Wieviorka, directeur du CADIS (EHESS), et à Christophe Jaffrelot, directeur du CERI (FNSP), qui m'ont respectivement accueilli en 2000, puis en 2004 dans leurs équipes, ce qui a permis à ce travail de bénéficier d'une insertion institutionnelle essentielle à sa réussite. Le groupe de recherche « Faire la paix : du crime de masse au *peacebuilding* », que j'ai animé au CERI avec Béatrice Pouligny entre 2000 et 2002, a été un creuset intellectuel particulièrement stimulant. Le soutien de Pierre Muller, qui m'a incité à organiser un colloque sur les « violences extrêmes » en novembre 2001 au sein de l'Association française de science politique, a été un grand encouragement, cette rencontre ayant été riche d'enseignement du fait du dialogue entre les disciplines représentées – ce dont ce livre a profité. Le soutien de collègues qui exercent des responsabilités importantes dans la recherche française en sciences sociales, tels que Patrick Michel au CNRS et Gérard Grunberg à Sciences-Po, a aussi été une source essentielle de reconnaissance de ce travail, me donnant plus encore l'énergie de le mener à terme.

Je ne voudrais pas davantage oublier des collègues étrangers, principalement rencontrés dans le cadre de l'International Genocides Scholars Association, avec qui j'ai discuté certaines des idées défen-

REMERCIEMENTS

dues dans ce livre, en premier lieu Omer Bartov (Brown University), Frank Chalk (Concordia University, Montréal), Ben Kiernan (Yale University), Henry Huttenbach (City University of New York), Eric Markusen (Holocaust and Genocide Studies, Copenhagen), Robert Melson (Purdue University).

Pour rassembler la documentation qui alimente les nombreuses notes de bas de page, des personnes m'ont apporté leur précieux concours au fil de ces années. Ainsi, ma reconnaissance va tout particulièrement à Michel Aubeneau, André Bourdalet, Dominik Bretteville, Mauricette Coret, Jamila Elkhiaï, Elisabeth Hopkins, Serge Kovanyko, Bernard Vidon.

Pour la mise en forme et la présentation du texte, je tiens aussi à exprimer toute ma gratitude à Caroline Longlet, Ronald Hato et Nathalie Tenenbaum. Tout particulièrement, Nathalie a eu la redoutable tâche de m'accompagner dans la dernière phase de rédaction de ce livre, ayant eu la responsabilité de lire et relire le texte, de chercher et compléter des références, d'en améliorer la présentation. Sans sa précieuse et bienveillante collaboration, cet ouvrage ne serait tout simplement pas ce qu'il est.

Enfin, au-delà du regard que je lui demande parfois de porter sur mon écriture, ma plus profonde et chaleureuse pensée va à Lydie, qui se trouve dans la situation particulièrement difficile de « supporter », au jour le jour, au sens anglais et français de ce terme, un chercheur passionné par la connaissance de l'être humain et de ses conduites extrêmes.

Comprendre ?

Je ne suis ni juif allemand, ni Tutsi du Rwanda, ni musulman de Bosnie. Mes propres racines sont certes du côté de la Vendée. Mais l'histoire des « Colennes infernales » venues massacrer les Chouans en révolte contre la Révolution française n'a pas fait partie de mon roman familial. Je n'écris pas au nom de quelque Histoire communautaire. Je n'entends pas davantage prendre la posture de cet historien justicier « chargé de la vengeance des peuples », brillamment dépeint par Chateaubriand¹. Si j'ai consacré plusieurs années de travail au sujet de ce livre, c'est en tant que *chercheur*, pour contribuer à comprendre l'énigme des génocides. Je suis d'ailleurs certain que nombre de mes contemporains se posent les mêmes questions : comment peut-il advenir ? Comment peut-on ainsi en arriver à tuer des milliers, des dizaines de milliers, voire des millions d'individus sans défense ? Et pourquoi, en plus, les faire souffrir, les violer, les martyriser avant de les détruire ?

Reconnaissons-le : des pensées vengeresses peuvent parfois nous habiter à l'égard de tel ou tel, que nous considérons comme notre ennemi. Et nous irons peut-être, qui sait, jusqu'à rêver de le faire souffrir, et même de le tuer. Mais, heureusement, cette intention mortifère en restera là : à l'état de fantasme. Alors que se passe-t-il quand ce fantasme bascule dans la réalité ? Quand, de surcroît, il ne s'agit pas seulement de commettre un meurtre, mais bel et bien un meurtre de

1. « Lorsque, dans le silence de l'abjection, on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voie du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire », François René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, 1990.

masse ? La pensée vacille au bord du gouffre de notre propre barbarie. À propos de la Shoah, le cinéaste Claude Lanzmann a résumé ces interrogations dans un raccourci saisissant : « Entre le vouloir tuer et l'acte même, il y a un abîme¹. » C'est précisément ce problème central du *passage à l'acte* dans l'abîme génocidaire qui est au cœur des analyses proposées dans ce livre ; un passage à l'acte appréhendé non pas comme une pulsion psychique, mais bien plutôt comme un processus de bascule, particulièrement complexe, imbriquant des dynamiques collectives et individuelles, de nature politique, sociale, psychologique, etc.

Mais n'est-il pas dangereux de vouloir élucider cette énigme ? Faut-il vraiment chercher à comprendre ? D'aucuns en doutent, le redoutent même. Ils préconisent surtout de faire œuvre de mémoire, de garder vivants les témoignages des souffrances endurées par les victimes. Vouloir comprendre ? Sûrement pas. Car ce serait alors entrer dans la logique des bourreaux, montrer que ceux-ci ont face humaine, leur trouver des circonstances atténuantes – bref, finir par excuser leurs crimes. De telles réticences ne sont pas sans fondements.

« Comprendre n'est pas pardonner », a répondu l'historien américain Christopher Browning au tout début de son maître ouvrage sur l'évolution de ces policiers allemands d'Hambourg devenus les exécuteurs de masse de juifs polonais. « Renoncer à comprendre les tueurs en termes humains rendrait impossible non seulement cette étude, mais toute histoire de la Shoah qui soit autre chose qu'une caricature² », ajoute-t-il. Et de rappeler cette phrase de l'historien français Marc Bloch, écrite peu de temps avant qu'il soit exécuté par l'occupant allemand : « Un mot, pour tout dire, domine et illumine nos études : comprendre³. » Cette démarche de compréhension s'enracine d'ailleurs dans l'expérience même du massacre, quand les victimes se demandent : « Quel sens a tout cela ? », « Pourquoi moi ? », « Qu'ai-je

1. Claude Lanzmann, « Les non-lieux de la mémoire », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 33, 1986, p. 20.

2. Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, traduit de l'anglais par Élie Barnavi, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 9.

3. Marc Bloch, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974. Cité par Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires*, op. cit., p. 9.

donc fait ? ». Or, à peine arrivé à Auschwitz, Primo Levi reçut cette réponse cinglante : « Ici, il n'y a pas de pourquoi » (« *Hier ist kein warum* »)¹. C'est ce primat d'une apparence incohérence imposée par les bourreaux qui transforme la volonté de comprendre aussi en un devoir moral. Se refuser à comprendre, ce serait alors reconnaître leur triomphe posthume. Ce serait admettre que l'intelligence à faire le mal a été et reste définitivement plus forte que celle qui vise à en percer les mystères. D'un point de vue éthique, une telle position est insoutenable. Au nom même de tous ceux qui se sont demandé : « Pourquoi ? », nous avons un devoir d'intelligence.

Cette démarche compréhensive, loin de disculper les décideurs et exécutants du massacre, revient d'ailleurs à poser la question de leur propre responsabilité dans les tueries. En effet, on ne peut considérer que ceux-ci sont nécessairement et toujours « agis » par des facteurs extérieurs à eux-mêmes, que leurs conduites destructrices sont donc totalement déterminées, comme s'il s'agissait de simples marionnettes. Sauf exception, on ne peut pas davantage les percevoir comme des « fous », car, comme on le verra ici, les bourreaux ont l'air terriblement normaux. La question est bien plutôt de comprendre comment ils en sont arrivés là et quelles significations (justifications ?) ils donnent à leurs engagements. En somme, il s'agit de savoir comment des individus, immergés dans une situation sociale donnée, vont interpréter cette situation et y réagir... par le massacre. C'est notamment la démarche de la sociologie compréhensive de Max Weber qui peut nous aider à faire l'étude spécifique de ces « acteurs-bourreaux » : plus que des causes sociales objectives, ce qui compte pour analyser leur conduite, c'est d'abord le sens ou les sens qu'ils donnent à leur action. On voit ici l'apport prometteur de la sociologie à la compréhension des processus de bascule des individus dans le massacre. Celle-ci a pourtant trop longtemps négligé ce champ d'étude, le laissant aux historiens. En 1989, le sociologue anglais d'origine polonaise Zygmunt Bauman avait déjà insisté pour que la sociologie se laisse interpeller par cet « objet sale », dans la mesure où l'histoire même de la Shoah était de nature à renouveler ses cadres d'interprétation². Plus largement, je

1. Primo Levi, *Si c'est un homme* (1958), Paris, Julliard, 1988, p. 29.

2. Zygmunt Bauman, *Modernity and the Holocaust*, Cambridge, Polity Press, 1989. La traduction en français (approximative) en est : *Modernité et Holocauste*, Paris, La Fabrique, 2002.

dirai qu'au-delà de la sociologie ce sont les sciences sociales qui ont à investir bien plus systématiquement ce champ de recherche, tant la destruction des populations civiles est un phénomène massif au *xx^e* siècle, ce *xxi^e* siècle débutant semblant déjà lui emboîter le pas.

S'inscrivant dans une telle perspective, cet ouvrage repose sur un double défi. Le premier est celui de la comparaison. Les travaux sur l'extermination des juifs européens surplombent les études sur le génocide en général et sont donc incontournables. Cependant, pour faire progresser la réflexion en ce domaine, l'analyse comparative est plus que nécessaire : comprendre, c'est aussi comparer. La méthodologie de la comparaison est l'une des rares possibilités offertes aux sciences sociales pour « tester » leurs hypothèses, à défaut de pouvoir les soumettre à un protocole expérimental. Aussi me suis-je décidé à ajouter au cas de la Shoah celui du Rwanda et de la Bosnie, au début des années 1990. J'aurais pu en prendre d'autres. Ce ne sont malheureusement pas les exemples qui manquent – qui, du reste, seront parfois évoqués, comme ceux des Arméniens de l'Empire ottoman ou du Cambodge de Pol Pot. Cette recherche s'est cependant limitée à ces trois cas pour être mieux à même de proposer une réflexion approfondie ; ce qui a d'ailleurs déjà demandé un effort considérable pour maîtriser leurs histoires si complexes¹. En général, les historiens travaillent en effet sur une période déterminée dans un pays précis, qu'ils connaissent donc parfaitement. Mais ici, le lecteur pourra suivre trois histoires en parallèle, dont on montrera les parcours, parfois convergents, le plus souvent différents. Car la comparaison ne revient évidemment pas à affirmer que les cas sont équivalents, mais bien

1. Et encore je ne prétends nullement avoir acquis l'érudition de collègues spécialisés dans l'histoire de chacun de ces cas. J'ai d'ailleurs bénéficié grandement de leurs conseils et commentaires, et c'est pourquoi j'ai tenu à les remercier au début de cet ouvrage. Notons cependant le décalage dans la connaissance historiographique entre le cas de l'Allemagne nazie, d'une part, et ceux du Rwanda et de la Bosnie, d'autre part. Les recherches sur la persécution puis l'extermination des juifs ont produit des milliers de livres et d'articles, tandis que, dix ans après les faits, les travaux sur les massacres en Bosnie et au Rwanda n'ont pas vraiment encore atteint leur maturité. Il en résulte des débats souvent passionnels entre chercheurs, par rapport auxquels j'ai tenté de me mettre à l'écart. Cela ne m'a pourtant pas empêché d'affirmer mes propres analyses en fonction des connaissances acquises et des approches comparatives.

plutôt en quoi, à partir de questions communes, ils possèdent une histoire singulière. Comparer, c'est différencier.

Il fallait cependant se référer à une notion commune pour conduire notre investigation. Évidemment, le terme « génocide » venait tout de suite à l'esprit, tant son emploi s'est banalisé. Mais c'est précisément l'usage souvent abusif de cette notion qui rendait problématique son utilisation en sciences sociales, parce que trop peu rigoureux. Si la reconnaissance de la nature génocidaire de l'extermination des juifs européens et des Rwandais tutsi ne faisait pas problème, il n'était pas de même pour la Bosnie, considérée par certains comme un génocide et par d'autres comme une forme de « nettoyage ethnique ». Mais fallait-il alors se trouver retenu dès le départ par ces problèmes de définition, l'ambition de ce livre étant bien davantage de mieux identifier les processus de bascule dans les formes d'extrême violence ? Intégrer le cas de la Bosnie s'avérait d'autant plus intéressant à cet égard, en ayant à l'esprit de tels désaccords. Faisant rupture avec nombre de travaux antérieurs, j'ai donc délibérément choisi de renverser la démarche : au lieu de traiter la question controversée de la définition (ou des définitions du génocide) en début d'ouvrage, j'ai préféré l'aborder à la fin, en m'appuyant sur toute la réflexion antérieure.

Ce choix m'a semblé d'autant plus judicieux que, au fur et à mesure des progrès de la recherche, je me suis rendu compte que le recours à la notion de « massacre » était bien suffisant comme terme minimal de référence, le plus petit dénominateur commun. J'en propose ici une définition empirique, de nature sociologique en tant que *forme d'action le plus souvent collective de destruction de non-combattants*. Certes, on peut objecter que cela ne résout pas la question de la définition du génocide. À cela je réponds que c'est précisément l'un des enjeux de ce livre que de mieux évaluer dans quelles circonstances un massacre ou une série de massacres peut évoluer vers une situation génocidaire. Cette démarche m'a ainsi conduit à interroger la pertinence de cette notion de génocide, objet aujourd'hui de toutes les instrumentalisation, en procédant à un examen critique de la quasi-totalité des travaux sur le sujet, depuis la création du terme en 1944¹.

1. Concernant ces problèmes de définition et de comparaison, se reporter ainsi au dernier chapitre de ce livre et à son annexe II.

Le second défi de cet ouvrage est celui de la pluridisciplinarité. En effet, le phénomène « massacre » apparaît en lui-même tellement complexe qu'il appelle nécessairement un regard pluridisciplinaire : non seulement celui de l'historien, mais aussi ceux du psychologue, de l'anthropologue, etc. À cet égard, l'œuvre qui m'a certainement le plus influencé est celle, déjà citée, de Christopher Browning. Si celui-ci construit son livre en « bon historien », analysant les opérations de tuerie des juifs par les policiers allemands, dans une chronologie fine, prenant le soin d'interpréter la conduite de ces hommes dans leur contexte spécifique, il termine en discutant leurs comportements à la lumière de certaines théories psychologiques qui sont de nature à en éclairer la compréhension. Cette ouverture disciplinaire, réfléchie et nuancée, donne à son écriture une profondeur certaine. C'est dans cette même perspective que j'ai voulu avancer, et je me suis d'autant plus senti prêt à l'exercice qu'il se trouve que j'ai acquis au fil du temps une formation pluridisciplinaire, de la psychologie à la science politique, en passant par l'Histoire contemporaine et la sociologie de la communication. Cependant la difficulté était de parvenir à une écriture qui ne soit pas trop « éclatée » et obscure. Bref, une écriture qui, tout en étant profondément inspirée par ces diverses approches disciplinaires, évite d'être jargonneuse, propose un espace commun de connaissance et, en fin de compte, garde le fil de la cohérence d'un récit. Sur ce dernier point, celui du « fil rouge » de la recherche, nul doute que cet ouvrage a pour point de mire la question du pouvoir sous un angle en général peu analysé par la science politique : celui du pouvoir de détruire.

Or, plus j'ai avancé dans l'écriture de ces pages et plus j'ai eu à l'esprit l'œuvre de Michel Foucault lorsqu'il montre que tout pouvoir cherche à faire sa marque sur les corps ou que, à l'inverse, le corps est le réceptacle privilégié de la volonté du pouvoir. On sait que *Surveiller et Punir* s'ouvre sur l'exécution publique de Damiens en place de Grève, le 2 mars 1757, condamné à mort, au terme d'in vraisemblables supplices, pour avoir attenté à la vie du roi de France¹. Cette mise en scène hautement ritualisée de la souffrance corporelle, nous dit Foucault, vise à restaurer de façon spectaculaire l'intégrité

1. Michel Foucault, *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

du pouvoir royal, momentanément blessé par le geste du criminel. M'inspirant en partie de cette approche, je soutiendrais que l'acte de massacrer constitue la pratique la plus spectaculaire dont dispose un pouvoir pour affirmer sa transcendance, en marquant, martyrisant, détruisant les corps de ceux qu'il désigne comme ses ennemis. Cependant, mon objet d'étude n'a pas été ici le supplice d'un seul individu, mais bien le massacre de centaines, de milliers, voire de dizaines de milliers de personnes, sinon bien davantage. À l'évidence, le pouvoir politique, qui fait la matière de ce livre, n'apparaît pas de même nature que ceux des XVII^e et XVIII^e siècles, analysés par Foucault. Si celui-ci s'est d'abord intéressé à un pouvoir qui torture le corps pour inspirer le respect et la distance, il a ensuite montré comment ce pouvoir, au siècle suivant, tend à s'adoucir en inventant de nouvelles orthopédies de la discipline, pour s'assurer de la docilité des hommes, corps et âmes. En revanche, ce que j'ai tenté d'analyser ici, ce sont des pouvoirs qui, ne se contentant plus de ce contrôle social, n'hésitent pas à détruire les corps en nombre, en masse, s'appuyant à cette fin sur des rhétoriques qui relèvent de l'imaginaire et du sacré. Si donc Foucault a décrit un État qui enferme et contrôle, le propos de ces pages est de comprendre comment des États peuvent, dans certaines circonstances, impulser, organiser, mettre en mouvement ce qu'on pourrait appeler des pratiques politiques de « purification » et de destruction du « corps social » ; pratiques déjà observables au XIX^e siècle, avec la montée des nationalismes, mais qui connaissent un essor considérable au XX^e siècle.

Est-il besoin d'ajouter que ce pouvoir de purifier et de détruire, même si on se croit préparé à l'appréhender avec toutes les cordes d'un savoir pluridisciplinaire, conserve malgré tout un aspect stupéfiant ? On ne peut esquiver ce problème : les efforts du chercheur pour comprendre peuvent se trouver paralysés par le caractère effrayant de son objet. Sans doute lui fera-t-on remarquer qu'il devait bien savoir à quoi s'attendre... Mais qui peut vraiment être préparé au choc du récit de cruauté, dans sa terrifiante nudité ? D'autant que l'étude du comportement des bourreaux incite inexorablement le chercheur à se poser cette question personnelle, pour le moins dérangement : « Qu'aurais-je donc fait si j'avais été à leur place ? » Alors, il est vrai, l'émotion peut tétaniser la pensée. Avec le temps, le chercheur finit par reprendre ses esprits, ses distances. Mais il a acquis la conviction aigüe que son travail, aux frontières de l'humain et de l'inhumain,

n'est pas sans risques pour lui-même. Il s'agit précisément d'une exploration aux extrêmes, qui met à vif sa sensibilité, de nature à provoquer chez lui des attitudes également extrêmes, de rejet ou de passion.

Certes, affirmer que le génocide est « impensable » m'apparaît aujourd'hui comme le grand poncif de tout discours convenu sur le sujet. Bien sûr que le génocide est pensable – trop pensable, malheureusement. À découvrir la richesse et la profondeur des travaux qui sont présentés et discutés ici, on ne peut douter des efforts qui ont déjà été déployés pour l'appréhender. Cependant, la monstruosité des actes en général associés au massacre suscite, il est vrai, horreur et répulsion, et donc le refus compréhensible de s'y attarder, donc de le penser. Tout se passe alors comme si plus le chercheur s'approche du noyau fondamental de la cruauté humaine, plus il se trouve confronté à une sorte de « trou noir », réfractaire à toute connaissance intellectuelle. Autant dire que cet univers apparemment insondable appellera encore et toujours de nouvelles recherches, tant les conduites des hommes dans ces circonstances sont proprement stupéfiantes. C'est dire aussi que le chercheur se doit de faire preuve de modestie dans ses interprétations et de se montrer toujours prêt à se remettre à l'ouvrage.

J'invite donc le lecteur à me suivre sur ces chemins sinueux qui mènent les êtres humains de la paix à la barbarie. Je ne désire pas jouer sur les cordes de la cruauté et du voyeurisme pour retenir son attention. Il y a déjà bien trop de films et de livres qui exploitent ces penchants équivoques. Bien sûr, je ne pourrai éviter certains faits qu'il ne convient surtout pas de dissimuler. Mais il ne s'agira pas ici de les mettre en scène, de construire comme une esthétique de l'horreur. Non, j'ai plutôt cherché à mettre à nu – à froid – les processus qui peuvent conduire à la destructivité humaine de masse. Nous ferons ainsi une sorte de voyage ; nous partirons de pays qui pourraient être les nôtres. Ils ne sont pas en guerre (encore ?), mais leur situation intérieure tend à se dégrader. Dans ce contexte de plus en plus critique, des discours haineux commencent à se répandre. Puis, sans que l'on y ait pris garde, voici que le monde bascule : un peuple devient le bourreau d'un autre peuple... à moins que ce ne soit aussi d'une partie de lui-même. Alors tout devient possible.

Quant au lecteur qui vit dans un pays où règne déjà la violence, où l'État ne garantit pas vraiment la sécurité de ses membres, voire en désigne certains comme ses ennemis, j'espère qu'il trouvera aussi

CONCLUSION. Ce « Plus jamais ça ! » qui recommence...	433
La prévention des crises: arguments et illusions	434
Une éthique de la responsabilité	442
La « revanche des passions »	447
ANNEXE I. Enquêter sur un massacre	453
ANNEXE II. Comparer les massacres	457
ANNEXE III. Une encyclopédie électronique des massacres et génocides	463
Bibliographie sélective	467
Index des noms	477
Index thématique	484

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES À SAINT-AMAND-MONTROND
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2005. N° 47847-3 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE